

Carnet d'un client



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2026

DÉPOSITAIRE MALGRÉ SOI

IL ÉTAIT mort depuis un peu plus d'un an.

Un an, le temps pour moi de pleurer son départ, de remettre ses activités, clore les miennes, quitter les locaux et me glisser dans une nouvelle vie. Son regard, son humour, son sourire, sa gentillesse, ses mystères, ses bras, son corps, tout cela me poursuivait dans les rêves et me manquait au quotidien.

Il était collectionneur, en particulier dans le domaine de l'art amoureux, de la carte postale aux objets et à la sculpture, en passant par les films, les livres et les dessins. Il écrivait aussi des contes, des nouvelles et romans érotiques, un peu de science-fiction, mais aussi des textes et des préfaces sur l'art, avec l'humour toujours en embuscade.

Mon désir était de jeter un minimum, de rendre accessible ce qu'il avait collectionné ou créé, dont ses écrits, tapuscrits et manuscrits. Le Centre des Littératures en Suisse romande¹ allait accueillir ce fonds. Nous étions dimanche et ils se proposaient de venir le lendemain. Je me suis donc lancée en fin d'après-midi dans une vaste opération de tri, ouvrant les tiroirs, formant des piles selon les thèmes, contente que ses textes rejoignent ceux d'amis écrivains.

Vers 1 h du matin, un dernier coup d'œil au ras du sol révèle une boîte logée dans une caisse métallique. Et dans la boîte, des classeurs renfermant des feuillets disposés dos à dos, glissés dans des chemises de plastique perforées. Ces pages sont classées par année en ordre décroissant, de 2017 à 1996.

La dernière, celle du dessus, commence ainsi :

1. CLSR UNIL <https://www.unil.ch/clsr>.

Lausanne, lundi 11 septembre 2017, 18h45
Loren (T), Brésil, passage des S., Fr 100.-

Perplexe, je crois d'abord à... je ne sais trop quoi. Je suis toutefois devant une évidence: c'est son écriture. Il avait évoqué un manuscrit en cours, à publier plus tard, peut-être... Je lui avais proposé de m'en lire des extraits, comme à l'accoutumée... Mais non, pas encore, pas sûr, plus tard éventuellement...

Une fiction littéraire? Impossible, dates et lieux correspondent à la réalité de sa vie, à ses agendas et déplacements professionnels. Je retrouve aussi les dates de mes propres absences.

Il n'y a pas là la matière d'un roman, ce sont bien des comptes-rendus d'une activité tenue secrète, une exploration systématique de ses désirs, une recension d'hédoniste, de gourmet, un travail de collectionneur.

Un monde parallèle se dévoile sous mes yeux. Ce sont au total 245 récits de relations tarifées, scrupuleusement et minutieusement rapportées sur deux ou trois feuillets. 245 récits qui sont autant de rendez-vous avec des travailleuses du sexe.

Un protocole semble peu à peu s'être mis en place, une méthode s'instaurer. En en-tête de chaque compte-rendu, sont indiqués le lieu, la date, l'heure, le prénom de la travailleuse et le tarif.

Puis vient la retranscription de ses manœuvres d'approche, des modalités de contact. Il a conservé, insérées entre les feuillets, les petites annonces des journaux, celles auxquelles il a donné suite, celles qui indiquent des numéros de téléphone joignables depuis les cabines téléphoniques. Les premières années, c'est surtout en se promenant dans les quartiers un peu spécialisés qu'il croise un regard, une chevelure, une attitude prometteuse de satisfaction. Puis, selon les pays, de simili-bordels offrent un choix de "filles". Avec l'avènement d'Internet, ce sont des sites spécialisés en tous lieux. Il décrit ensuite le cadre de ces rencontres, la

montée d'escalier, la salle de bains, la chambre, les miroirs, les tableaux-photos, les tissus, le son de la radio ou le film à l'écran. Et la travailleuse elle-même, son corps, ses seins, ses cheveux, son maquillage, ses sous-vêtements.

Puis la passe est détaillée, avec ses joies et ses difficultés, ses mouvements et sa jouissance. Lorsque l'acte est accompli, il engage une brève discussion autour de la politique, de l'art, de la famille, de l'exil..., avant de se rhabiller, remercier et s'en aller.

Rien ne paraît omis dans ces récits si circonstanciés qu'ils semblent avoir été consignés à chaud. Le ton est léger, les mots choisis, jamais grossiers.

Pour moi, c'est le séisme. Quarante-trois ans de vie commune, que je remets de suite en question. 245 passes énumérées, méticuleusement relatées. Un secret niché là, dans notre appartement. Se sachant méchamment malade, pourquoi n'a-t-il pas pris ses précautions ? Il semble y avoir beaucoup trop tenu pour s'en débarrasser. Ces textes et leur mémoire lui étaient-ils plus importants que moi ? Et toutes ces rencontres à Barcelone, notre Barcelone, où nous avons vécu si heureux... Non seulement il transforme l'image que j'ai gardée de lui, mais il détruit aussi tout un pan de notre vie de complicité. Le constat est implacable : on ne connaît jamais vraiment les personnes qui partagent notre vie.

Première réaction, jeter ces feuillets à la poubelle ou les brûler. Mais je sens que cela ne résoudra rien. Je dois digérer la découverte, réfléchir, débusquer la cohérence, s'il y en a. J'épluche, feuille après feuille, passe après passe, année après mois, rue après trottoir, fille après... trans ou travesti. Je suis déstabilisée.

Je décide finalement, après avoir photocopié quelques récits pris au hasard, de verser l'ensemble au CLSR, leur demandant de le réserver en attendant de décider de son sort, et m'en vais en voyage à l'autre bout du monde, là où d'autres codes président aux relations humaines.

Mais comme prévu, ce journal intime me poursuit. Le glisser sous le tapis ne provoque qu'un repli de plus. J'ai bien sûr traversé une phase de culpabilité, pensant n'avoir pas su répondre à ses besoins. Il ne courtisait pas ni ne se laissait séduire. Il aimait à rester mystérieux, indéchiffrable, cultivait son jardin secret, ne se livrait pas, contournait les questions par des jeux de mots. Le forcer était la pire des agressions. Se taire était donc se protéger, parfois au détriment de l'autre. Je croyais que nous savions partager nos doutes, nos difficultés et ce qui nous faisait plaisir. Avec le recul, je vois que nous ne savions pas parler. Et pourtant, notre sexualité était joyeuse et active... Quel égoïste ! Il prend son pied pendant que je travaille sans relâche afin de payer les charges de chaque fin de mois. Il me taquinait en disant que j'étais "sa gagneuse". Quelle ironie.

M'a-t-il "trompé" ? De la génération des non-promesses, nous n'avions pas signé de contrat d'exclusivité, et nul sentiment amoureux n'affleure dans ces récits. La professionnelle, payée pour son travail, n'a d'autre exigence en retour. C'est une relation à sens unique, un contrat commercial, jouissance contre finance. Il peut donc satisfaire son corps sans peur d'être engagé dans son être.

Son idée de la liberté était absolue, nul n'avait le droit de s'y immiscer. "Jouir sans entrave", aimait-il répéter en post-soixante-huitard.

Je ressens le besoin d'en parler et j'envoie l'échantillon conservé aux amies qui gèrent le "Centre de documentation Grisélidis Réal" à Genève¹, du nom de l'écrivain, peintre, prostituée, auteur du *Carnet de bal d'une courtisane*, où elle dresse un inventaire de ses clients plus ou moins réguliers, avec leurs manies, demandes, désirs et fragilités. C'est de là que vient le titre *Carnet d'un client*, que je donne à ces pages.

1. <https://www.aspasie.ch/centre-griselidis-real/> centre de documentation Grisélidis Réal.

Ces amies sont très intéressées et confirment que c'est un document rare ; les TDS témoignent souvent, mais les clients ne s'expriment pas, plutôt honteux ou hédonistes solitaires. Ce *Carnet* raconte un client parmi les autres et revêt, par là même, un caractère exceptionnel. Objet littéraire pour les uns, testimonial pour les autres, la découverte prend de tout autres dimensions. Comme pour mieux me libérer de ce journal qui me brûle et m'ébranle, je confie au Centre le soin de monter un dossier de présentation pour une recherche d'éditeur.

Dépositaire involontaire de ce texte, il m'échappe, il va avoir une vie hors de mes souvenirs et me laisse le champ libre pour des réflexions à froid.

Une foule de nouveaux questionnements s'impose. Son obsession, entretenue sur une telle durée, était-elle de multiplier les expériences sexuelles ou bien cette exploration même lui fournissait la matière ou le prétexte d'un projet d'écriture ? Aurait-il voulu que cela soit publié ? La structure narrative de ces récits, le soin apporté à leur mise en pages, la traduction de mots coquins de l'espagnol vers le français, la prudence de son expression, le fait qu'il ait conservé, trié, puis entreposé sous son bureau l'ensemble de ces pages, permettent de supposer qu'il en désirait la circulation publique. Sans doute ne l'avait-il pas encore fait par crainte de ma réaction ou de me blesser...

Néanmoins, contrairement à ses autres écrits, son nom ou son pseudo n'apparaît nulle part. Bien qu'il n'eût aucune réserve en matière de sexualité, il n'a jamais évoqué auprès de ses amis, ni de sa famille (que je sache) son recours à la prostitution. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi de publier cet ouvrage sous couvert d'anonymat. Pour me préserver aussi. Les réactions d'incompréhension, de surprise et de tristesse des rares amis à qui j'en ai parlé m'incitent à me taire pour ne pas trop entacher les souvenirs.

La prostitution reste le grand tabou, discuté-disputé dans les cercles féministes ou les mouvances anarchistes, déchirés entre la défense du libre usage de son corps et la lutte contre sa marchandisation.

Dans la pure légalité, il n'use ni de violences, ni d'abus, s'enquiert de l'âge.

245 passes sont citées, référencées. Certaines années sont riches de ces rencontres ; ce sont des années de forte activité professionnelle, de décisions, de chantiers, de stress, également des années de deuil ou de renoncements. Avait-il la sensation qu'une grande activité sexuelle pourrait vider la poche des questionnements et des soucis ? Illusion de collectionneur...

Sa compagne puis épouse

- Paris, rue Saint-Denis, rue du Ponceau (peu attentionnée, brusque, rien ne vient, finalement branlette sur lavabo, mais sans résultat)
- Amsterdam
- Amsterdam (asiatique, indonésienne?)
- Barcelone (café, jeune, gentille)
- Paris (rue saint-Denis, jarretelles rouges, entresol, levrette)
- Barcelone (mûre, gaie, fredonne la rengaine bimbo du moment)
- Barcelone (entre deux âges, très attentionnée)
- Paris, rue Saint-Denis (gentille, position elle dessus? décharge très vite)
- San Francisco (bordel, trop cher, seulement masturbé par un appareil électrique, brandi par un laideron)
- Bruxelles (noire, peu aimable, redemande des sous)
- Genève (assez mûre, niçoise, gentille, parleuse, levrette)
- Paris, rue du Ponceau (studio historique et soigné, tv porno, gravures érotiques, demande gentiment si j'aime avoir le doigt dans le derrière, décharge la levrette, femme assez mûre et de grande expérience)

GENÈVE – décembre 1996 – 15 h 30
rue de Berne • pluie très froide • fr 100.- + fr 20.-

- immeuble moderne, à côté d'une cafétéria
- grande blonde, long manteau de fourrure + bonnet fourrure, hauts talons, large décolleté qui soutient une plantureuse paire de seins;
- ascenseur (1^{er} ou 2^e)
- studio blanc avec des reproductions encadrées de Kandinski, Picasso, ... quelques autres artistes modernes
- ôte ses collants pour mettre des bas, connaît l'histoire du porte-jarretelle (inventeur Mr Dedieu), précise qu'avant le plastique ou le bakélite (?), les pastilles de métal, souvent trop froides, donnaient des cystites.
- s'avère être grosse, généreuse (trop) de fesses, cuisses, etc...
- seins obus lourds à la balistique tombante
- large matelas carré, dont tout le haut est garni de coussins satinés
- matelas à même le sol
- se placer sur le dos, presque en bordure, pour la succion
- un peu laborieux
- finalement auto-branlement avec caresses testicules et un doigt (capoté) dans le fondement et des paroles d'encouragement
- musique (cassette) de Miles Davis
- s'appelait
- se dit aussi artiste, sculptrice → modelage de personnages en terre cuite, appréciés "par un galeriste de Paris"

PARIS – 15 janvier 1997 – vers 21 h 30
rue Blondel • 300 fr. + 100 fr.

- rue étroite avec deux trottoirs haut perchés, une file d'autos stationnées et un maigre passage pour les voitures de voyeurs contraintes de rouler au pas – “j’arrête les autos, sinon on peut plus passer...”
- escalier en bois, à l’entresol, vieil immeuble
- “je sens l’ail, j’ai mangé un poulet trop chargé”
- se rince la bouche avec un liquide rosâtre / pharmaceutique
- studio ambiance boudoir sexy avec un peu de voilage
- lit large avec linge de bain rouge
- accessoires : godes, un gode-ceinture, une croix de Saint-André, cravaches (aussi un côté, un à-côté SM)
- un écran TV
- lavabo, bidet surélevé
- quelques chromos, un peu mièvres, de visages de femmes
- place le préservatif, moi en position debout, encore mou
- “il y a peu de monde, car il y a un match de foot” (Paris St-Germain)
- à la tête du lit un miroir pour qu’il puisse réfléchir
- “quand il faisait encore plus froid on se retrouvait toutes avec des angines”
- se trouvait sur le trottoir avec un manteau de fourrure ouvert et un gros trousseau de clefs à la main
- jarretelles rouge et noir, bustier ouvert pour les seins, en + ou - skaï, idem bottines
- blonde (+ ou -), assez forte poitrine, taille moyenne, un peu ronde mais pas trop
- à cause du rince-gorge médical (sans doute) machouille un chewing-gum, tout en suçant
- la pénètre par-devant (missionnaire) “car tu bandes pas assez pour derrière”
- finalement me branle myself et elle caresse les testicules avec des mots, convenus, d’encouragement
- “il faudra que je baisse le chauffage car il fait presque trop chaud”

- s'appelait Annick ou Annie
- musique "cassette" de chansons hébraïques: "on croit que c'est de la musique arabe, mais c'est juif"
- dit travailler beaucoup-longtemps "de 5 h pour l'apéritif" à passé minuit (→ ~ 2 h / dit 10 h chaque jour, mais pas très clair ou pas très bien compris)

GENÈVE – 10 mars 1997 – env. 20h45
Les Pâquis • fr 100.-

- période salon automobile
- pas mal de “michetons”, pas réellement de filles
- transversale, coin de rue, discute avec une collègue plus terne...
- grande, dans la vingtaine, environ vingt-cinq, élancée; s'appelle Rebecca
- blonde, bouche rouge, pulpeuse
- genre (caricaturé) de ravissante idiote; volontiers taciturne
- studio au 1^{er}, large escalier en colimaçon dans maison rénovée
- décor assez sobre, non érotisé, à part deux ceintures-godes de caoutchouc noir
- une TV, petit écran, est allumée sur les prévisions météorologiques; le son est fort, on le coupera (mais pas les images) pendant l'acte.
- collant (enlevé) à allure factice de bas; body noir avec ouverture relative pour les seins.
- succion, assez mécanique, saccadée
- belle bouche, vaguement appliquée.
- ensuite, durcissement (relatif) et position levrette.
- le lit, recouvert stratégiquement d'un linge jaune clair, s'avère mou, ressorts flasques, qui ne favorisent pas les mouvements de va-et-vient
- “il ne faut pas me griffer les fesses!” “Désolé! C'est pas voulu...” effectivement
- me redégage, elle pense que c'en est fini... mais, me remet sur le dos et branlage manuel vigoureux; – elle semble trouver long, “si tu veux prendre plus de temps, tu peux me redonner encore cent francs”
- alors moi, me finis, rapidement, alors qu'elle titille, pinçotte, plutôt habilement les couilles, avec quelques paroles d'encouragement sollicitées (“allez”, “éjacule ton sperme” “lâche la sauce”)...

- enlève le préservatif et essuie scrupuleusement la verge avec un Kleenex ; remet du son à la TV : c'est une sorte de dramatique lacrymogène.
- le téléphone sonne (bruit d'appel connecté à la radio), elle lui répond avec un portable, puis dit d'attendre et on prend congé, moi tendant la main.

PARIS – mercredi 24 septembre 1997 – 20h15
rue Blondel, côté bd Sébastopol • 300 fr. + 20 fr.

Femme cinquantaine, blonde platinée, en skaï noir avec bottes, assez grande et, finalement, assez ronde.

Au moment où je l'aborde, elle venait d'allumer une cigarette, qu'elle jette aussitôt le prix communiqué, en m'expliquant qu'il faut respecter les autres et que l'ascenseur est si petit que ça empesterait.

L'ascenseur, effectivement, est si petit, étroit qu'on y tient à peine à deux, d'autant qu'une petite porte en accordéon vient en plus se fermer devant celle de la cabine.

La chambre est tout en haut, au 5^e. Sol et murs sont tendus de moquette rouge. Au mur quelques accessoires SM, un fouet, des instruments de cuir noir, et sur un guéridon bas, quelques godes.

“Je fais aussi la domination, mais c'est plus cher, c'est 500 francs...”

Elle dit s'appeler Daisy.

Le lit est peu large, bordé de quelques tranches verticales de miroir et garni de quelques coussins demi-lune; il est recouvert d'un traditionnel linge éponge.

“Faudra vraiment faire le ménage par ici. La copine qui occupe aussi le studio est partie en laissant tout en plan. Mais, ce n'est pas vraiment de sa faute, elle devait prendre un train à 18h.”

Je dois m'allonger, la tête de tel côté du lit, car “je ne sais faire les pipes que dans un sens...”.

Suce plutôt bien, avec quelques petits coups de langue, réguliers, le long de la verge.

“Tu peux me toucher les seins, mais pas comme ça!” précise-t-elle en me pinçant les couilles... “Eh oui! Nous aussi, on est délicates... Caresse-moi ce sein-là, pas l'autre, il me fait un peu mal.”

“Tu veux me pénétrer? Alors viens...”

Couchée sur le dos, comme une missionnaire de l'amour universel, elle me fait entrer en elle.

Le lit est étroit, elle a gardé ses bottes, elle a un petit bidon, la verge a un peu débandé... alors au bout de quelques mouvements ou tentatives pour lui relever les jambes – “non ça n’ira pas comme ça, tu bandes pas assez” – elle propose le branlage.

Avec une poigne énergique, un poignet décidé et quelques palpates testiculaires, la queue se redurcit.

Quelques encouragements assez neutres – “voilà-voilà” “ça vient” “oui” “c’est ça” – alliés à son jeu de mains aboutissent...

“La capote, c’est pas simple pour branler : ça fait des plis, le caoutchouc coince entre les doigts...”

“Avec la fatigue, à la fin de la journée, les hommes sont pas toujours en forme...”

Passe dans une petite salle de bains attenante pour se rincer abondamment et bruyamment au bidet.

“Le mercredi, c’est calme. Moi, je viens de 5 à 9 h. Le mercredi, c’est le jour des enfants. Alors, les pères rentrent plutôt pour être un peu avec eux...”

“Faudra vraiment faire du ménage. Moi, j’aime bien le faire chez moi. Et puis, j’adore les fleurs. J’en achète trois fois par semaine.” “Ce soir, je veux prendre un bon bain. Et je dois promener le chien. Mais, si je prends un bain, que je regarde tranquille la télé, je ne sais pas si j’aurai le courage de ressortir à minuit pour le chien!”

“J’y retourne encore jusqu’à 9 h, quand même. J’ai pas trop envie aujourd’hui, mais c’est un peu tôt pour arrêter.”

Descente, ensemble, dans l’ascenseur de promiscuité.

“Et bonne soirée!”

PARIS – 25 septembre 1997 – 10h du matin
rue du Ponceau • 300 fr.

Fille blonde, assez svelte, avec une petite casquette-casaque sur la tête. Bas noir auto-ajusté, jupette, bustier. Environ vingt-sept ans, pimpante.

S'appelle Alexandra.

Escalier sur quatre étages. Petit studio, très peu érotisé, un peu chambre d'hôtel (modeste) aux tons pastel.

“Si tu me veux toute nue, c’est cent francs de plus, quatre cents.”

“Allonge toi mon minou. Je te préviens, j’ai les doigts glacés. Il fait beau, mais frais. Je te fais une fellation et ensuite tu peux venir sur moi.”

Elle suce plutôt machinalement, lèvres en ascenseur et main ascendante/descendante.

“Ça bande pas terrible. Pour trois cents francs, on va quand même pas y passer un quart d’heure. C’est pas France Télécom ici...”

“Je partage le studio avec une copine, alors on va pas s’éterniser...”

“Le matin, on a pas plus le temps qu’autrement...”

“Allez, faut la branler...” Elle s’empare de la verge, qu’elle agite sans trop de conscience professionnelle...

“Fais-le plutôt toi-même...”

Accepte de toucher les testicules et accepte de prononcer quelques paroles d’encouragement, du genre “vas-y ; oui, ça vient ; t’aime ça hein ! ; maintenant, maintenant”.

Elle avait gardé son bustier. Ne pouvait être caressée.

Plutôt de bonne humeur, mais très distante pour la besogne du sexe et très épicrière de son organisme.

Après, elle enfle de longues bottes noires.

“À l’ombre, y fait pas chaud et puis debout dans la rue, on se gèle.”

Ne redescend pas en même temps, le long escalier, ces marches qui furent le meilleur moment, avec la jupette et les bas, laissant entrevoir le haut des cuisses et de vagues promesses...

ALICANTE – 27 février 1998 – 18h45
4000 ptas + 1000 ptas propina + 1000 ptas cama

Rue étroite avec un peu de trafic automobile.

Quelques professionnelles, trois à quatre. Deux relativement jeunes, genre junkie en jeans quelconque. Une, avec une tignasse blonde, poitrine généreuse, chemisier blanc, pantalon foncé, un peu ventrue.

Petit hôtel/pension de passe “habitaciones”.

Escalier pentu, blanc dallé demi-marbre, deux étages. Une porte fermée, “pension”. Elle sonne; une fillette ouvre, vestibule et la vaste chambre, avec salle de bains attenante. Décor assez sobre, plutôt propre, rien d'érotique. Un canapé large à l'entrée, garni de coussins, et dans la chambre un grand lit.

Elle s'appelle Isabel.

Fait tout de suite couler l'eau du lavabo, parce que ça met du temps pour qu'elle soit chaude. Après avoir été payée, avec un petit supplément, tend directement le billet de mille pesetas à la fillette, restée dans le vestibule, puis la porte est refermée.

L'eau étant chaude, toilette de mon sexe. Nettoyage avec une sorte de liquide bleu moussant, déversé d'une sorte de bouteille en plastique pour laver la vaisselle. Ensuite, elle se met à califourchon sur le bidet et fait de même avec le sien. Très affectueuse. Va même jusqu'à embrasser, très naturellement, sur et un peu dans la bouche. Habile caresseuse. Lècheuse attentionnée. Patiente. Souriante. S'arrête de sucer pour parler. Dit avoir deux fillettes, qui sont au collège. Originaire de Malaga, puis ici depuis le début de l'adolescence. Précise que le bout de ses seins est un peu froid car elle a mis un sujetador de coton dentelé et léger, qu'elle m'avait fait toucher. Demande ce qui me plaît. Ce qui me fait plaisir. Expérimentation de la cravate de notaire. En l'occurrence, une authentique branlette espagnole. Aller et venir entre les deux pechos dodus, avec léchouillage à la clé. Possibilité de pratiquer l'arithmétique jusqu'à 69. Préservatif enfilé avec la bouche.

Position du “perrito” (?). En fait levrette. Puis missionnaire, elle arbore une croix catholique sur son collier. Ses jambes bien relevées dans mes mains. Nous avons gardé nos chaussettes, elle noires et vertes les miennes. Un petit chauffage électrique fait plus ou moins l’appoint. “Prends ton temps.” Elle gémit intelligemment, prononce des paroles, sans doute, salaces.

Une fois déchargé, vérifie le préservatif. Il a bien tenu. “Comme ça tu ne me feras pas de ‘bambino’.”

Une complicité exceptionnelle pour offrir du plaisir et s’offrir.

Re-nettoyage à la salle de bains. “Lave bien ton zizi, ta bite” et autres synonymes rigolos/pornos de la langue de Cervantès.

Visage assez quelconque, de même que le physique (un peu) trapu, mais entrain, bonhomie et empressement (non pressé/stressant), véritablement rare !